

---

# Le substantif *hidalgo* à travers sa propre histoire et celle dont il a fait l'objet

Gilbert Fabre  
Université Sorbonne Paris Nord

RÉSUMÉ. Les mots ne se contentent pas de désigner les réalités du monde, ils disent aussi quelque chose d'eux-mêmes. Cette auto-discursivité qui fait des mots des micro-discours explique qu'ils puissent devenir l'objet d'autres discours dont les différentes couches submergent le message initial. C'est le cas du substantif espagnol *hidalgo*. La figure du nobliau castillan que popularisa Cervantès est bien connue partout dans le monde, en revanche, l'origine de sa dénomination l'est beaucoup moins en raison des nombreuses explications étymologiques qui ont paradoxalement occulté sa provenance. En replaçant dans leurs différents contextes les discours que forment ces explications, cette étude se propose de retrouver celui dont la langue élaborait le contenu et dont elle adapta la matière aux nouvelles exigences de la société médiévale, entre le XII<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècles.

MOTS-CLÉS : *Hidalgo*, *caballería* (cavalerie-chevalerie), lignage, Alphonse X, *Siete Partidas*.

ABSTRACT. Words don't design only extralinguistic realities, they also say something about themselves. That make them micro-discourses often snowed under many other discourses which conceal the primitive meaning. It's the case of the Spanish noun *hidalgo* the meaning of which is well known thanks to Don Quixote's popular figure but not its origin. Such a situation is caused by the wide circulation of etymologic explanations which paradoxically concealed its provenience. This paper will try to clarify this problem by putting in context the discourses of those explanations and finding the origin of the linguistic content elaborated by the Spanish language and then adapted to the new social conditions between the 12<sup>th</sup> and 13<sup>th</sup> centuries.

KEYWORDS: *Hidalgo*, *caballería* (Cavalry-Chivalry), lineage, Alfonso X, *Siete Partidas*.



Cet article est mis à disposition selon les termes de la licence *Creative Commons* attribution / pas d'utilisation commerciale / partage dans les mêmes conditions 4.0 international. ISSN : 2260-7838. <http://savoirsenprisme.univ-reims.fr>

## Introduction

Les documents que l'historien étudie forment la somme des discours qu'une époque donnée a tenus sur elle-même. L'étude historique consiste à restituer les représentations des acteurs qui les ont produits et à dégager la signification des événements dont ils témoignent. Certains peuvent se ramener à un simple mot comme le célèbre *No* que Margaret Thatcher répéta trois fois devant la chambre des Lords en 1990 pour balayer les propositions de Jacques Delors sur l'UE ou, au contraire, à des milliers de phrases dont les discours fleuves de Fidel Castro fournissent l'exemple<sup>1</sup>. Il faut également compter parmi eux toutes les formes d'écrit depuis les tablettes à l'écriture cunéiforme des civilisations mésopotamiennes, les hiéroglyphes égyptiens, les chartes, diplômes, mémoires, rapports, remontrances, constitutions, lettres privées, récits de voyageurs, etc. consignés dans une grande variété de supports allant du monument de pierre à l'audio-visuel.

De toutes ces réalités discursives, celle qui intéresse le linguiste, c'est le mot. La méthodologie qu'il utilise permet d'aborder la question d'une manière assez différente, car pour lui le discours que le mot peut tenir sur le monde est anecdotique. Ce qui est plus important, à ses yeux, ce sont les micro-discours que les mots tiennent sur leur propre existence. Ces derniers ne se contentent pas, en effet, de renvoyer à des réalités extralinguistiques d'ordre spatial, temporel ou conceptuel, ils nous disent aussi quelque chose d'eux-mêmes. Cette auto-discursivité que Dominique Neyrod appelle, à juste titre, « discours du mot » (Neyrod, 2017), exprime un savoir mémoriel lié à une vision du monde auquel je donne, pour ma part, le nom d'« univers de discours » (Fabre, 2018 : 25-40). Le champ d'études qui rend compte de ces univers mentaux ne s'applique donc pas à la catégorie des mots-discours de type thatchérien, dont s'occupent d'autres approches du langage, comme l'analyse du discours ou la rhétorique. Il relève de la linguistique cognitive dont les procédures permettent d'observer les mécanismes interdépendants qui assurent la cohérence du micro-discours constitutif du mot.

Celui dont il sera question ici est le substantif espagnol *hidalgo* popularisé par Cervantès qui a créé, à travers le personnage de Don Quichotte, le prototype du hobereau castillan. Mais si la figure de l'hidalgo est bien connue, paradoxalement l'histoire de sa dénomination aux formes multiples (*hi de algo*, *hijo de algo*, *hijodalgo*, *fijo de algo*, *fijodalgo*) l'est beaucoup moins. Cela tient, en grande partie, au fait qu'un micro-discours varie avec le temps, car très vite ce qu'il dit de lui, l'histoire qu'il raconte suscite des réactions, des commentaires, c'est-à-dire d'autres discours qui brouillent le message initial. Aussi convient-il de distinguer l'histoire du mot *hidalgo* de celle dont il fit l'objet au cours des siècles,

<sup>1</sup> Le plus long est le discours de politique générale sur l'avenir de Cuba d'une durée de sept heures et quinze minutes qu'il prononça en 1998 devant les 595 députés qui venaient de le réélire pour cinq ans.

notamment au xx<sup>e</sup> siècle où il fut considéré comme un arabisme. C'est pourquoi il n'est pas inutile de reprendre ici la discussion et d'en renouveler les perspectives en partant du présupposé théorique que la langue peut être l'objet historique de l'événement.

## L'histoire du mot *hidalgo* dans la philologie espagnole

La première étymologie connue du substantif remonte à l'épineuse explication avancée vers 1270 par Alphonse X le Sage dans le corpus juridique que constituent les *Siete Partidas* (*Sept Parties*). Le roi castillan y interprète la forme longue du mot comme une lexie analysable en trois éléments, « fils d'un bien » :

*E porque estos fueron escogidos de buenos lugares e con algo que quiere tanto dezir en lenguaje de España como bien, por eso los llamaron hijos de algo, que muestra tanto como hijos de bien* » (*Siete Partidas*, 1555 : 71)<sup>2</sup>

En 1954, Ramón Menéndez Pidal se fonda sur ce commentaire pour proposer comme étymon l'hypothétique locution latine *filiu de aliquo* (litt. « fils de quelque chose »), censée désigner l'héritier d'un bien, non pas matériel, mais moral, à savoir la vertu transmise par des parents nobles (Menéndez Pidal, 1954 : 689-690). Cette origine supposée du mot lui fut probablement inspirée par l'expression *filius de algo* qu'il recensa dans un traité de paix de 1209 entre le roi de Castille et celui de Léon<sup>3</sup>, mais qui n'était, en réalité, que la traduction du substantif castillan dans la langue diplomatique de l'époque (Menéndez Pidal, 1954 : 691-692). Pure tautologie donc, qui a de quoi surprendre sous la plume du maître incontesté de la philologie moderne espagnole, mais, somme toute, assez logique si l'on accepte l'explication alphonsine sans la soumettre au moindre examen critique.

Le fait qu'une telle définition fût imposée d'en haut (Echebarría, 1967 : 335), par un roi législateur, incitait pourtant à plus de prudence. Car négliger de situer l'interprétation d'Alphonse X dans le projet politique d'un monarque, c'était oublier qu'un discours n'est jamais neutre, à plus forte raison lorsque l'objectif de ce dernier consiste à énoncer des lois destinées à faire coïncider la réalité sociale avec une idéologie. Pour réaliser un tel objectif, des stratégies discursives devaient naturellement être mises en œuvre ; or l'explication étymologique, au Moyen Âge, en était l'un des moyens. Il s'agissait cependant de tout autre chose que ce que l'on entend aujourd'hui par étymologie. L'idée que

2 En vieil espagnol, le pronom indéfini *algo* « quelque chose » pouvait se substantiver et prendre le sens de « bien matériel, richesse » comme le montre bien cet exemple tiré de *Calila e Dimna* (1251) : « *Et contendi conmigo por el algo que veía aver a los otros* » (« Et je luttais contre moi-même à cause de la richesse dont je voyais les autres pourvus ») (*Calila e Dimna*, 1993 : 105).

3 Cela expliquerait que Menéndez Pidal n'ait pas jugé nécessaire de faire précéder *filiu de aliquo* d'un astérisque.

la langue est une convention sans rapport interne avec ce qu'elle désigne étant totalement étrangère à la mentalité médiévale, on pensait, à la suite d'Isidore de Séville, qu'il était possible de déduire du nom d'une chose l'essence de celle-ci (Lodares, 1996-1997 : 110). Le recours à ce procédé était une pratique argumentative destinée à produire un effet de réel. L'ignorance de ce type d'enjeu ne pouvait, par conséquent, que fausser la question et l'autorité de Menéndez Pidal faire le reste : condamner, pour longtemps, toute discussion sur le sujet.

La seule voie, pour ainsi dire autorisée, fut celle qu'ouvrit Américo Castro qui décela un soubassement arabe dans la décomposition alphonsine du mot (Castro, 1950). C'était là pour le célèbre philologue une illustration supplémentaire de sa thèse de la profonde arabisation de l'Espagne (Castro, 1948)<sup>4</sup>. Le syntagme *fijo de algo* aurait été, selon lui, une imitation de l'expression arabe *ibn-al-homs* (litt. « fils de la cinquième part »), désignant les paysans qui cultivaient une partie du cinquième des terres retenu par l'état islamique comme butin de guerre<sup>5</sup>.

Il faut reconnaître que la culture arabo-musulmane qui marqua durablement la Péninsule ibérique avait de quoi conforter ce genre d'opinion, car elle avait permis d'expliquer un grand nombre de faits linguistiques en espagnol et en portugais. Depuis les recherches de Willem Herman Engelmann et Reinhart Dozy jusqu'à celles, plus récentes, de Federico Corriente<sup>6</sup>, les travaux sur cet apport oriental dans le vocabulaire des deux langues ne cessèrent de faire des progrès considérables. Ces études présentent toutefois une limite, celle de porter essentiellement sur des vocables directement empruntés à la langue source, tels que les innombrables mots commençant par *al-* en espagnol comme *albahaca*, *aldaba*, *aldea*, *aljibe*, etc.

Elles font assez peu de place, en revanche, aux calques que les langues romanes de la Péninsule doivent également à l'arabe. Cela est d'autant plus regrettable que l'aptitude de ces derniers à se fondre dans la langue d'accueil, au point d'y passer inaperçus sous leur forme purement romane, sont un excellent indicateur de la profondeur de cette influence. La remarquable séquence ordinale des jours de la semaine, en portugais : *segunda feira*, *terça feira* ..., des termes espagnols comme *correr*, *ganado*, *monte*, *ojo*, des toponymes tels que *Sierra Nevada*, *Sierra de las Nieves* (Fabre, 2020), la formation de certains prénoms féminins et tout particulièrement les expressions métaphoriques avec *hijo*, dont la signification de base est « fils », illustrent bien le phénomène. En classant le substantif *hidalgo* dans cette dernière catégorie, Castro fit donc intervenir un domaine lexical connu des historiens de la langue, mais insuffisamment théo-

4 Cette thèse suscita un vif débat avec Claudio Sánchez Albornoz persuadé, au contraire, que l'Espagne ne s'était nullement arabisée (Sánchez Albornoz, 1956).

5 A. Castro fit reposer son hypothèse sur l'entrée *homs* du *Supplément I aux dictionnaires arabes* de Reinhart Dozy dans laquelle l'auteur disait que l'expression *banu-al-homs* (*banu*, plur. de *ibn*) désignait « les paysans qui cultivaient les terres de l'État et qui donnaient au trésor la troisième partie des productions » (Dozy, 1881 : 404).

6 Engelman, 1861 ; Dozy et Engelman, 1869 ; Federico Corriente, 2003.

risé. On ne peut que louer l'intention et déplorer seulement que l'impressionnisme entourant la question des calques ne lui ait pas permis de dépasser les apparences.

Celles-ci reposent sur le rapprochement que *fijo de algo* incitait à faire avec d'autres lexies castillanes construites avec *fijo* d'après un modèle syntaxique arabe où le mot *ibn* « fils » ou *bint* « fille » suivi d'un substantif peut jouer un rôle purement grammatical pour qualifier la personne désignée par le substantif. Il s'agit d'une filiation métaphorique impliquant une relation métonymique entre une personne et une qualité morale (vice ou vertu) ou sociale comme si cette qualité constituait un héritage pour ainsi dire ontologique de la personne. C'est ce que l'on observe, par exemple, dans le syntagme coranique *ibn 'al-sabīl* (litt. « fils du chemin ») qui signifie « voyageur » (Coran 4, 36).

L'enracinement de la culture arabo-musulmane en Espagne en propagea la trame, sous un aspect roman, dans les langues néo-latines de la Péninsule<sup>7</sup>. En espagnol médiéval, et même encore au xvii<sup>e</sup> siècle, la construction *hi(jo) + de + substantif*, qui ne subsiste plus de nos jours que dans l'expression familière *como cada (cualquier, todo) hijo de vecino*<sup>8</sup> (litt. « comme n'importe quel fils de voisin », c'est-à-dire « tout le monde ») était usuelle. Dans le *Libro de Alexandre*, on peut relever, notamment, la périphrase *fijo d'ennemiga* (litt. « fils de l'ennemie », c'est-à-dire « fils de la méchanceté ») qui qualifie l'infâme Umbrásides percé d'une lance au moment où il s'apprêtait à profaner le corps de Demofonta mort au combat, en le dépouillant de ses vêtements :

*cosióle con la tierra al fijo d'ennemiga (Libro de Alexandre, 2000 : 240).*

Le syntagme présente aussi la forme apocopée *fi de nemiga*, ce qui dénote un plus haut degré de lexicalisation<sup>9</sup> :

*non era fi de nemiga qui tal cosa facía (Libro de Apolonio, 1990 : 124).*

La variante *hi de malicias* (litt. « fils de [toutes les] malignités ») est encore courante au début du xvii<sup>e</sup> siècle comme le prouve son emploi par Cervantes en 1615 dans l'intermède *El rufián viudo llamado Trampagos (Le rufian veuf nommé*

7 Essentiellement au nord de la Péninsule. Au sud, la minorité chrétienne restée sur place après la conquête musulmane parlait également une langue romane, souvent appelée mozarabe, mais l'émigration vers le nord d'une partie importante de cette population réduisit considérablement le nombre de ses locuteurs qui adoptèrent l'arabe comme langue véhiculaire.

8 Cervantès la met dans la bouche de Sancho Panza : « *que tan gentil temeroso soy de Dios como cada hijo de vecino* » (M. de Cervantes Saavedra, 1990 : 712). Comme l'indique le *Diccionario de la Real Academia*, on trouve l'expression encore aujourd'hui dans le registre familial.

9 L'expression injurieuse *hideputa*, contraction de *hijo de puta* (« fils de pute »), est souvent invoquée comme autre témoignage médiéval de ce type de formation. En réalité, la formule est recensée pour la première fois dans la *Celestina* (1499), à l'acte VIII : « ¡ *O hideputa, él trovador !* » (Fernando de Rojas, 1972 : 18). Elle sera reprise, plusieurs fois, comme exclamation dans le *Quichotte* où elle ne contient cependant pas toujours une intention injurieuse.

*Trampagos*) lorsque le vieux proxénète, irrité de voir que son valet Vademécum met en doute la sincérité de ses larmes, proteste en lui reprochant sa malignité par cette réplique :

*Pues ¿ tanto cielo yo, hi de malicias ?* (Miguel de Cervantes, 2001 : fol. 226v)

La ressemblance entre ces expressions et la forme brève *hidalgo* ou ses formes longues censées représenter explicitement la composition *filis + de + bien* (propriété) amena d'autres savants, comme Juan Corominas ou Rafael Lapesa à admettre que le mot devait s'expliquer de la même manière<sup>10</sup>. Mais tout en acceptant son origine arabe, ils refusèrent de reconnaître que *algo* fût la déformation de *homs* supposée par A. Castro, effectivement impossible du point de vue phonétique ; ils s'en tinrent au sens de « bien de fortune » des *Siete Partidas* (Juan Corominas, 1997 : 360)<sup>11</sup>.

## Contestation de la doxa alphon sine

Une voix dissonante, celle de Fernando Lázaro Carreter, vint briser cette belle unanimité favorable à l'étymologie d'Alphonse X. Il soutint que le vocable *hidalgo* pouvait tirer son origine (à travers le dialecte léonais, où la terminaison *-algo < -aticum* est fréquente) de *\*fidaticum*, une institution fondée sur la *fides* « fidélité » (Lázaro Carreter, 1947). Mais cette possibilité fut aussitôt rejetée par Corominas qui ne prit même pas la peine de la discuter, préférant trancher la question par la sentence sans appel : « *Es indefendible la idea de F. Lázaro* » (Juan Corominas, 1997 : 360). L'idée de Lázaro Carreter n'était pourtant pas sans fondement puisque son auteur reprenait, en la complétant, une théorie soutenue au XVI<sup>e</sup> siècle par Esteban de Garibay<sup>12</sup>.

La remise en question de Garibay n'était d'ailleurs pas la première ; elle prolongeait la discussion inaugurée, une vingtaine d'années plus tôt, par Gregorio López dans son édition glosée en latin des *Siete Partidas* et parue à Salamanque

<sup>10</sup> Juan Corominas observe que cette particularité morpho-syntaxique était également répandue en catalan et en veut pour preuve cette occurrence qu'il relève dans *Maldit Bendit* de Cerveri de Girona (1272) : *Lo bon rey d'Aragó / pare de prets, fill de do* (litt. « père de Mérite, fils de Talent »). La citation montre que dans cette langue, la notion de « père » pouvait alterner, en outre, avec celle de « fils » (Juan Corominas, 1997 : 360).

<sup>11</sup> Rafael Lapesa qui y consacra quelques lignes dans son *Historia de la lengua española* rapprocha, lui aussi, le terme espagnol des constructions filiatives de l'arabe. Il mentionne notamment la séquence *ibn 'al-dunya* (litt. « fils de la richesse ») qui désigne le riche, mais contrairement à ce que pourrait laisser croire une lecture un peu trop hâtive, il ne dit pas que le substantif castillan en serait la transposition (Rafael Lapesa, 1986 : 153).

<sup>12</sup> F. Lázaro Carreter cite ce passage de Garibay : « *Tambien entre los curiosos ay discrimen sobre la denominación de fidalguia diziendo diversas opiniones, pero la cierta y verdadera es que su origen, como el resto de la lengua castellana, es de la latina, en la qual, al leal llaman fidelis, y de fidelis se dixo fidalguia que quiere decir cosa de fidelidad [...] y assí, de filalguía, se dixo fidalgo, que es el que haze aquel acto de fidelidad* » (Lázaro Carreter, 1947 : 168).

en 1555. G. López fondait son exégèse du mot, non sur la forme longue *fijodalgo*, mais sur la forme brève *hidalgo*, avatar, selon lui, de l'étymon latin *italico*. Le terme aurait désigné les propriétaires terriens relevant du *ius italicum* qui exemptait ces derniers de la redevance foncière et leur conférait, à ce titre, un statut nobiliaire.

La double brèche de la sédition qui venait de lézarder l'édifice alphonsin encouragea d'autres commentateurs à oser de nouvelles explications. Dans son *Tesoro de la lengua castellana o española* (1611), Sebastián de Covarrubias passe en revue les différentes propositions étymologiques depuis Alphonse X. Il commence par faire une rapide allusion à celle de Garibay, mais développe surtout l'idée de filiation suggérée par la forme longue *fijodalgo* qui lui permet non seulement de renvoyer le lecteur à la scolie des *Siete Partidas*, mais aussi d'interpréter le mot comme l'évolution possible de l'expression *filgod* « fils de Goth » (Covarrubias, 1989 : 590-591), par référence à l'ascendance wisigothique supposée de la noblesse castillane<sup>13</sup>.

En 1612, deux ans avant sa traduction de *El ingenioso hidalgo Don Quixote de la Mancha*, César Oudin consacre une rubrique au mot *hidalgo* dans la troisième édition de sa *Grammaire espagnolle mise et expliquée en françois* (Oudin, 1612 : 172-173). La publicité que le chef-d'œuvre de Cervantès venait de faire au substantif explique, sans doute, l'intérêt du grammairien français pour le mot<sup>14</sup>. Ce qui permet de le penser c'est qu'en 1608, donc peu de temps après la publication de la première partie du roman de Cervantès (1605), il fit imprimer à Paris la version originale du chapitre XXXIII que Nicolas Baudoin traduisit, la même année, sous le titre *Le Curieux impertinent* (Paul Hazard, 1949 : 316-317). Dans son commentaire, Oudin commence par reproduire la définition qu'il avait relevée dans l'essai du médecin philosophe, Juan Huarte de San Juan, *Examen de*

13 Carlos Clavería (1960) a montré l'intérêt que le Siècle d'Or portait aux Goths.

14 Il semble à peu près certain que les versions françaises du *Quijote* au XVII<sup>e</sup> siècle (C. Oudin, 1614 ; F. de Rosset, 1618 ; F. Filleau de Saint-Martin, 1677) popularisèrent en France la figure de l'hidalgo et l'expression « fils de ses œuvres » tirée de la traduction du proverbe castillan *cada uno es hijo de sus obras* dont se sert le héros de Cervantès lorsqu'il rétorque à Andrés qu'il importe peu que son maître soit un riche laboureur et non un chevalier : « *cuanto más, que cada uno es hijo de sus obras* » (Cervantes, 1990 : 59). Sans doute informé du débat étymologique sur *hidalgo*, Cervantès voulait-il illustrer ainsi sa conception de la véritable *hidalguía*. C'est pourquoi César Vidal voit dans cet épisode l'une des clés de l'œuvre (Vidal, 1999 : 502). Covarrubias n'hésite pas, quant à lui, à rapprocher la formule *hijo de sus obras* de *hijo de algo* : « *el ser hijo de algo significa aver heredado de sus padres y mayores lo que llama algo, que es la nobleza y el que no la hereda de sus padres, sino que la adquiere por si mesmo, por su virtud y valor, es hijo de sus obras y principio de su linage* », (Covarrubias, 1989 : 591). Pour J. García Albero, le proverbe d'où vient l'expression se serait formé à partir de réminiscences bibliques : « *el día de la ira, en que se revelará el justo juicio de Dios, el cual pagará cada uno según sus obras* », *Romanos*, 2, 5-6 (« au jour du courroux et de la révélation du juste jugement de Dieu [...], il rendra à chacun selon ses œuvres ») et serait ensuite passé en français à travers la traduction du roman de Cervantès. Une lettre de Vincent Voiture à Pierre Coſtar que cite l'auteur de la thèse montre, en tout cas, que l'emprunt à l'espagnol était contemporain de la vogue dont jouissait l'œuvre cervantine dans la société de l'Hôtel de Rambouillet : « Vous ne savez peut-être pas ce proverbe castillan : chacun est fils de ses œuvres » (García Albero, 2013 : 309).

*ingenios para las ciencias*<sup>15</sup>, où l'auteur affirme que les « biens » dont les *hidalgos* seraient les « fils » sont les vertus désignées par le terme *algo*<sup>16</sup>.

Cependant Oudin ne s'en tient pas à cette seule approche. Il mentionne également l'étymologie *fijo de godo* du *Tesoro* qu'il rattache au contexte politico-religieux de l'Espagne du début du xvii<sup>e</sup> siècle marqué par la question de la *limpieza de sangre* (pureté de sang) : « *hidalgo* serait composé de trois dictions qui sont *hijo del Godo*, fils du Goth et ce à cause que les Goths ayant été les premiers chrétiens en Espagne et par succession étant les vieux [chrétiens] sont tenus pour plus nobles à la différence des nouveaux convertis, tellement que par corruption de ces trois dictions se serait formé *hidalgo* comme qui dirait *hijo dal god* » (Oudin, 1612 : 173).

La multiplication de ces explications étymologiques est un effet des approximations linguistiques dont se sont longtemps contentés les lexicographes, mais aussi du caractère lacunaire des données historiques sur la petite noblesse espagnole que depuis quelques années on commence heureusement à mieux appréhender. Jusqu'à une époque assez récente, les recherches sur l'aristocratie se rapportaient essentiellement aux grands lignages du bas Moyen Âge dont l'abondante documentation facilitait la connaissance. L'avènement des autonomes après le franquisme favorisa le renouveau de ce savoir. En poussant les chercheurs à sonder le passé de leur propre région, la décentralisation de l'Espagne incita les historiens du Pays basque, de Navarre, des Asturies et de la Rioja, où les *hidalgos* avaient été très nombreux, à se lancer dans des travaux sur ce groupe social. Les découvertes que firent les nouveaux auteurs animés par le besoin de révision permirent alors de sortir de la longue parenthèse dans laquelle Menéndez Pidal avait sanctuarisé la définition d'Alphonse X.

## Le mot *hidalgo* dans son contexte historique

Dans sa thèse *Infanzones y caballeros*, María Isabel Pérez de Tudela y Velasco soutient que la noblesse trouvait son origine dans la *caballería* (« cavalerie, chevalerie ») née, en Espagne, des nécessités de la reconquête face à l'ennemi musulman et que celle-ci se consolida, ensuite, en un statut privilégié (Pérez de Tudela y Velasco, 1979)<sup>17</sup>. Or, il est vrai que la reconquête définie par Charles-Emmanuel Dufourcq et Jean Gautier Dalché comme « l'expansion hors de ses limites primitives de tout un peuple » (Dufourcq, Gautier Dalché, 1976 : 27)

15 L'œuvre parut en 1575 puis en 1594, peu après la mort de son auteur, dans une version conforme aux exigences de l'Inquisition, qui reparaitra en 1603. C'est vraisemblablement cette dernière dont disposa Oudin.

16 Voir note 2. Menéndez Pidal qui a la même opinion que J. Huarte de San Juan ne dit pas s'il la doit à cet auteur.

17 C. Sánchez Albornoz contesta ce point de vue en déclarant que la noblesse espagnole descendait de notables wisigoth-romains (Sánchez-Albornoz, 1980), mais son opinion ne fut guère suivie.



façonna en profondeur, au Moyen Âge, les royaumes chrétiens de la Péninsule, fort différents, à cet égard, des autres États d'Europe occidentale<sup>18</sup>.

Leur univers était celui des sociétés de frontière marquées par une forte mobilité sociale, où, comme le souligne Adeline Rucquoi, « les possibilités d'ascension [étaient] aussi nombreuses que les risques encourus » (Rucquoi, 1993 : 265). La nature de plus en plus offensive des opérations militaires menées en terrain découvert vers le sud, provoqua un besoin en chevaux sans précédent (Dufourcq, Gautier Dalché, 1976 : 32). Les hommes dont les ressources étaient suffisantes pour disposer d'armes et d'une monture formèrent, dès le IX<sup>e</sup> siècle, une cavalerie performante qui permit l'annexion de nouveaux territoires et octroya à ses membres, lors des *repartimientos* « répartitions du butin de guerre<sup>19</sup> », des avantages matériels conséquents. Les récompenses royales variaient en fonction des acteurs<sup>20</sup>, car une différenciation finit assez vite par s'opérer entre ceux dont les familles avaient été dotées au cours de *repartimientos* antérieurs (Rodríguez Velasco, 1993 : 42) et ceux qui ne pouvaient se prévaloir de la même ancienneté.

Dans la première catégorie figuraient d'abord les *ricos hombres* (litt. « hommes riches », c'est-à-dire les grands seigneurs) qui avaient réussi à maintenir leur domination sur de vastes domaines et faisaient partie de la *privanza* (familiarité avec le roi) du souverain, source de charges importantes (Dufourcq, Gautier Dalché, 1976 : 125) ; venaient ensuite les *infanzones*<sup>21</sup>, souvent appelés *fili bene natorum* dans les chartes latines<sup>22</sup>, qui appartenaient à une classe

18 A. Rucquoi permet de s'en faire une idée précise : « Dans la mesure où la guerre est une entreprise propre à tous les Espagnols, elle ne peut être considérée comme un art réservé aux seuls puissants [...] Tous y participèrent physiquement avec ou sans cheval, ou financièrement par la concession au roi du produit des aides, les *servicios* castillans, les *ayudas* navarraises ou des deux neuvièmes de la dîme ecclésiastique, quand ce n'est au titre des bulles de croisades. » (Rucquoi, 1993 : 265-266).

19 Cette dénomination est un calque de l'arabe *ganîma* qui désigne la répartition du *fay'*, « butin de guerre », rapporté au camp des vainqueurs pour y être divisé entre eux et servir à l'entretien des garnisons frontalières (Chalmeta, 1991 : 20). Cette pratique qui avait été créée par Omar, le deuxième calife, fut adoptée plus tard par les monarques chrétiens de la Péninsule : « Le butin est ramené au camp [...]. Au retour de l'expédition, il est partagé selon des règles très strictes. On indemnise d'abord, sur la masse, les blessés, ceux qui ont perdu des armes ou des montures ; on récompense ceux qui se sont distingués par leurs exploits. On prélève ensuite la part du roi, le *quint*. Le reste est divisé en parts égales dont l'importance et la composition varient selon la nature et le volume du butin. L'unité de base du partage est la *caballería* ou part du cavalier ; celle du fantassin ou *peonía* est égale à sa moitié » (Dufourcq, Gautier Dalché, 1976 : 80).

20 « *Los unos, si tienen tierra, la acrecientan ; si no la tienen pero son suficientemente nobles como para tenerla, la deben recibir ; los terceros [...] además de la caballería reciben un don especial, consistente en heredamiento, es decir, posibilidad de transmitir por linaje lo que reciben y además un bien señalado, seguramente una cantidad de dinero. Por oposición al don de los hombres de menor guisa, es un privilegio especial. Éstos no reciben nada : se les practica exenciones. Si bien es un pingüe beneficio el resultar exento de pecho, no es menos cierto que su don no está sujeto al acto de recepción de un bien, mientras que los caballeros o los susceptibles de ser caballeros gozan de esta mínima ceremonia en la que el rey les entrega algo* » (Rodríguez Velasco, 1993 : 32).

21 La forme du mot rappelle celle de *infante*, « fils du roi » ; elles sont tirées toutes les deux du bas latin *infante*, « enfant ».

22 Menéndez Pidal signale la présence de l'expression dans un document du 16 novembre 985 faisant allusion à la cour du roi de Léon, Bermundo II, qui figure dans *España Sagrada*, la monumentale collection d'archives de l'histoire du christianisme espagnol dont la publica-

composée de cadets de familles plus ou moins illustres, mais appauvris par les partages successoraux. Les uns et les autres étaient exemptés de redevances fiscales et percevaient celles que leur assurait la paysannerie cultivant leurs terres (Dufourcq, Gautier Dalché, 1976 : 25).

La seconde catégorie de *caballeros* (cavaliers, chevaliers) est plus difficile à cerner, car cette « société organisée pour la guerre » (James F. Powers, 1988) avait ouvert la *caballería* à un grand nombre de paysans libres que leur simple activité guerrière suffisait à anoblir. Certains d'entre eux, connus sous le nom de *caballeros villanos* « chevaliers vilains » dans l'historiographie espagnole, bénéficiaient de la plupart des privilèges féodaux qui, toutefois, se perdaient lorsque le cheval, mort ou devenu impropre au combat, ne pouvait être remplacé (Dufourcq, Gautier Dalché, 1976 : 34). En Castille, où la *caballería* constituait l'élément stabilisateur de la ligne de frontière, nombre d'entre eux avaient même été purement et simplement assimilés aux *infanzones* (Dufourcq, Gautier Dalché, 1976 : 34). Ces conditions très favorables au métier de combattant à cheval expliquent le formidable attrait de celui-ci, notamment lorsque les avancées de la reconquête allant du bassin du Duero jusqu'à celui du Tage confirmèrent, entre le XI<sup>e</sup> et le XII<sup>e</sup> siècles, la suprématie militaire des rois chrétiens sur les émirs des *taifas*<sup>23</sup> musulmanes.

L'apparition, à cette époque, du mot *fidalgo* qui commence à concurrencer *infanzón* n'est pas étrangère à ce bouleversement sociologique. L'origine du nouveau venu dans le champ lexico-sémantique de la noblesse s'expliquant, pour la doctrine pidaliennne, par la forme longue *fijodalgo* qu'imposèrent aux esprits les *Siete Partidas*, elle ne pouvait que résider dans la locution latine décomposable en trois unités, *filiu de aliquo*. Mais si l'on juge peu fiable l'étymologie d'Alphonse X pour les raisons que l'on a vues, le choix de F. Lázaro Carreter de partir, au contraire, de la forme brève *fidalgo*, dès lors tenue pour primitive (*fijodalgo* étant, selon lui, une innovation populaire apparue postérieurement<sup>24</sup>) confère naturellement de la vraisemblance à l'étymon \**fidaticum*.

Comme le remarque très justement Maurice Legendre, « l'impossibilité de transformer cette hypothèse en certitude au moyen de documents ne lui retire pas son intérêt puisque nous avons à choisir entre deux hypothèses » (Legendre, 1949 : 177). La position de Lázaro Carreter finit par devenir celle des principaux

tion commença au XVIII<sup>e</sup> siècle : « *in praesentia dominissimi Beremudus [...] residente in solio ad cathedra sua cum omnem togam palatii sui, filii bene natorum et pontificum multorum* ». L'expression n'est pas isolée puisque don Ramón la retrouve dans un autre document daté, lui, du 26 février 1020 et relatif à la fondation du monastère de Pereda par le comte Fredenandus Flayniz, qui se trouve dans la *Colección diplomática de la Abadía de Santa Maria de Benevivere (Palencia) 1020-1561*, éditée par L. Fernández en 1967 : « *ante presentia patri et pontificem nostrum Seruando episcopo et multi filii bene natorum* » (Menéndez Pidal, 1954 : 691). Mais force est de constater que, dans ce contexte, l'adverbe *bene* n'est nullement substantivé, ce qui implique que l'expression *filiu bene natorum* ne signifie rien d'autre que « fils bien nés, descendants de parents nobles ». On est donc loin de la définition des *Siete Partidas* qui associent dans *hidalgo* naissance (*hijo*) et patrimoine foncier (*algo*) et loin aussi de celle que J. Huarte de San Juan et Menéndez Pidal prêtèrent à Alphonse X en considérant que le « bien » auquel se réfère le roi de Castille serait la vertu héréditaire de la noblesse.

23 C'est le nom donné aux petits États musulmans indépendants qui résultèrent de la dissolution du califat de Cordoue en 1031 ; le mot vient de l'arabe *tā'ifah*, « faction ».

24 F. Lázaro Carreter la définit comme « *el eslabón final de la cadena, no el inicial* » (Lázaro Carreter, 1947 : 169).

historiens de la petite noblesse du nord-ouest de la Péninsule ibérique tels que José María Lacarra et José Ramón Díaz de Durana et se vit étoffée en 2007 par la thèse de Jesús Víctor Rodríguez Adrados pour qui la forme primitive serait, en fait, le croisement lexico-sémantique de trois catégories d'acteurs : *fidalicus*, le « fidèle » ; *feudalicus*, le « féodal » ; *fitalicus*, le « propriétaire terrien » (Rodríguez Adrados, 2009)<sup>25</sup>. Le sème de « fidélité » demeurant, quoi qu'il en soit, la référence incontournable recoupe assez bien les nouvelles données issues des travaux de Georges Martin sur la *fidelitas* nobiliaire, considérée comme la contrepartie de la *largitas* royale dans le cadre de l'échange de services et de biens entre la classe des nobles et la couronne de Castille (Martin, 2006). On peut signaler enfin un phénomène phonétique observable dans les textes mozarabes où la consonne [q] de la forme *fiḏālqo*, transcrite *f.dālqu<sup>h</sup>* en caractères arabes, plaide fortement en faveur de *fidalicus* dont la vélaire interdente évoluera normalement en [-g-] (Galmés de Fuentes, 1983 : 54, 72, 80).

Les historiens espagnols s'accordent à reconnaître, à la suite de María del Carmen Carlé, que le mot en Castille était pratiquement synonyme du substantif *infanzón* depuis la fin du XII<sup>e</sup> siècle et qu'il le détrôna définitivement au cours du siècle suivant (Carlé, 1961). Ce remplacement qui coïncida avec le développement « explosif » (Lacarra, 1975 ; 1983 : 209) du nouveau terme<sup>26</sup> est l'indice que le substantif *hidalgo* s'appliquait à des situations très diverses que le mot *infanzón* ne pouvait pas désigner aussi facilement en raison de sa signification originelle plus restrictive.

Grâce à une série de documents datant de l'extrême fin du XII<sup>e</sup> siècle dans lesquels figurent les premières attestations du mot, on peut suivre pas à pas son surgissement dans la langue écrite. Pour Gonzalo Martínez Diez, comme pour M. C. Carlé, la mention la plus ancienne de *hidalgo* est une brève allusion contenue dans un diplôme du couvent de San Marcos de León, rédigé en latin et daté du 15 août 1187 (Carlé, 1961 : 59 ; Martínez Diez, 2011 : 50). Les chevaliers de l'Ordre de Santiago qui venaient de recevoir des habitants de la ville de San Miguel del Camino le bâtiment destiné à devenir leur monastère, reconnaissent, par ce document, la pleine propriété du lieu et s'engagent, en contrepartie, à ne le vendre ni à le léguer à aucun homme d'église ni à aucun *hidalgo* : « *Et si aliquis istam hereditatem dare vel vendere voluerit, vendat vel donet qui super nominatum forum persolvat, sed non vendat eam ulli sanctitati nec ullo filio de algo* »<sup>27</sup>.

25 Juan José Álvarez Díaz, spécialiste de parémiologie, partage ce point de vue qu'il résume ainsi : « *La primera de estas tres denominaciones, que tiene su origen en la raíz latina fides (lealtad, fidelidad) procedería, a su vez, de los conocidos como fideles, guardias del rey en la época visigótica ; la segunda procedería de feudalis, el señor feudal ; la tercera, que tiene su origen en la raíz latina fitum ('hito', 'fijo', 'hincado'), procedería de fitales (propietarios de terrenos con hitos o lindes). En todos los casos, designarían a quienes pertenecen a la nobleza, bien por su linaje o por sus propiedades y riqueza* » (Álvarez Díaz, 2010 : 30).

26 Il n'est recensé en Navarre qu'à partir de 1237 – *Fuero Antiguo, Fuero de Tudela, Fuero de Viguera y Val de Funes* – et apparaît conjointement avec *infanzón* dans le *Fuero General de Navarra*, rédigé dans la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle (Lacarra, 1983 : 210-213).

27 Le document a fait l'objet d'une publication qui figure dans l'ouvrage historique d'Eduardo de Hinojosa sur les institutions des royaumes de León et de Castille (Hinojosa, 1919 : 88-90).

D'après Martínez Diez, la seconde attestation apparaît trois ans plus tard, en langue castillane cette fois, dans une donation datée de février 1190 que conservent les Archives historiques nationales de Madrid. Elle concerne plusieurs propriétés de Ruerrero, en Cantabrie, offertes au monastère de San Miguel situé à Villamayor de Treviño, non loin de Burgos (Martínez Diez, 2011 : 50). Neuf témoins de la transaction sont cités par leur nom et qualifiés de « *fijosdalgo qui uieron e oyeron* »<sup>28</sup>. María Isabel Pérez de Tudela signale une troisième mention du mot dans une charte de 1192 (Pérez de Tudela, 1979 : 395) et conservée également aux Archives historiques nationales de Madrid<sup>29</sup>. Il y est fait état de plusieurs *hidalgos* désignés comme témoins de la reconnaissance par des villageois de l'autorité qu'exerce sur leur village l'abbé du monastère de Santa María de Rioseco. On recense enfin une quatrième attestation dans le Fuero de Castroverde de Campos, dont la rédaction latine date vraisemblablement de 1197, mais ici le mot n'entérine pas l'étymologie populaire puisqu'il se présente sous la forme brève *fidalgus* : « *si fidalgus in Castroviride vicinus fuerit, ille uxor eius talem forum habeant sicut vicini sui*<sup>30</sup> ».

Les occurrences qui suivent entre 1195 et 1207 sont celles que l'on peut lire dans le *Cantar de Mio Cid*, vraisemblablement composé entre ces deux dates<sup>31</sup>. Le substantif y apparaît sous sa forme longue, parfois au féminin, et en plus grand nombre. Cette fréquence dans une œuvre littéraire impliquant une plus large audience comparée aux cartulaires semble prouver que son emploi était assez courant. Le mot peut y être, à l'occasion, synonyme d'*infanzón* comme le montre l'alternance des deux substantifs à propos des filles de Rodrigo, tantôt qualifiées, pour les besoins de la versification, de *fijas dalgo* : « *amas son fijas dalgo* (v. 2232) », tantôt de *fijas de yfançones* : « *deviemos casar con fijas de reyes o de enperadores, / ca non pertenecen fijas de ifançones* (v. 3297-3298) ». Ces formes féminines renvoient aussi à Chimène : « *membrada fija dalgo* (v. 210) » ou à des dames de la noblesse : « *que reciban a Minaya e a las dueñas fijasdalgo* (v. 1565) ». La forme masculine y est, de même, bien représentée pour désigner l'entourage du roi : « *sos fijos dalgo* (v. 1832) » ou de simples chevaliers : « *a vós e a dos fijosdalgo* (v. 1035) », « *ya s' van los fijosdalgo* (v. 2252) », « *a todas las dueñas e a los fijosdalgo* (v. 2264) ».

Il aura donc suffi d'une décennie ou deux à peine pour que le nouveau mot s'impose à l'écrit, sous sa forme plus souvent longue que brève, sans qu'il soit possible de savoir, en revanche, depuis combien de temps son usage était courant à l'oral.

28 Le document n'a jamais été édité ; il se trouve, sous la cote 998b, aux Archives historiques nationales de Madrid.

29 Sous la cote 279b.

30 Menéndez Pidal cite le passage dans son étude sur le vocabulaire du *Cantar* en renvoyant le lecteur au volume IV, p. 350, du recueil de *Noticias de las tres provincias vascongadas* réunies par J. A. Llorente en 1806 (Menéndez Pidal, 1954 : 691).

31 La date de composition de l'œuvre a été aussi longtemps débattue entre spécialistes. Dans son édition du *Cantar*, Alberto Montaner Frutos a résumé toutes les positions depuis Menéndez Pidal qui avait d'abord proposé la date de 1140 jusqu'aux commentateurs les plus récents optant plutôt pour une composition autour de l'année 1200, (*Cantar de mio Cid*, 2011 : 289).

La conjoncture dans laquelle survient ce changement terminologique doit retenir notre attention. Car si la classe des combattants à cheval s'accroît activement sur les terres de Castille, le moment ne lui est pourtant pas propice du point de vue historique. L'occupation de la majeure partie de l'Andalousie est devenue effective dans la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, de sorte que les opérations de reconquête se raréfient pendant un bon siècle, ce qui provoqua le tarissement de l'économie guerrière sur laquelle avait reposé jusque-là ce groupe social (Rucquoi, 1993 : 268-269)<sup>32</sup> dont les anoblissements massifs commençaient à priver le trésor royal de substantiels revenus fiscaux. Aussi s'avéra-t-il urgent de limiter son expansion. Le moyen d'y parvenir était simple, c'était d'en interdire l'accès à tous les candidats qui n'étaient pas déjà nobles. C'est à cette entreprise que se consacra Alphonse X lorsqu'il fit rédiger les *Siete Partidas*. Le lignage qui permettait de limiter les contours, jusque-là très flous, de la *caballería* et de transformer son statut d'*oficio* « métier » en celui d'*estado* « position sociale » (Rucquoi, 1993 : 15) constitue, à cet égard, l'un des concepts majeurs de la codification alphonsine (Rodríguez Velasco, 1993 : 30).

### Explication linguistique du mot *hidalgo*

La réforme de la *caballería* favorisant l'assomption du substantif *hidalgo*, il est étonnant que la plupart des savants qui se sont intéressés à ce mot n'aient pas pris en considération son caractère néologique à l'époque d'Alphonse X. Car ce qu'il faut bien comprendre, c'est qu'une création lexicale ne se ramène pas uniquement à l'introduction d'un mot nouveau. Comme le prouvent les exemples du *Cantar de mio Cid* ou de vieux cartulaires rédigés en latin ou en langue vernaculaire, le substantif *hidalgo* avait commencé à circuler en Castille, avant que ne s'en emparent les *Siete Partidas*. Ainsi, lorsqu'il l'utilise, Alphonse X ne l'invente pas, à proprement parler, mais en lui faisant servir son projet politique, il le resémantise au profit d'une vision idéologique encore lisible aujourd'hui. Dans ces conditions, ce qui compte, ce n'est pas la première attestation du mot, c'est la nouvelle charge sémantique qu'une récente manière de penser vient de lui attribuer. C'est pourquoi, même si l'étymologie populaire que représente la forme longue de *hidalgo* est antérieure à l'œuvre d'Alphonse X, son identification objective n'en constitue pas moins la création originale du souverain législateur.

Il faut se demander maintenant quel processus linguistique avait préparé le terrain à Alphonse X et, par là-même, facilité sa tâche. La substitution de *hidalgo* à *infanzón* qui se produisit en Castille, mais pas en Aragon (Lacarra, 1983 : 209), obéissait, en fait, à une nécessité interne de la langue parlée dans l'espace castil-

32 A. Rucquoi précise : « Le XIII<sup>e</sup> siècle fut, pour la noblesse, une période de crise et de réadaptation. L'occupation de l'espace conquis ne rapporta pas [...] à la noblesse les profits escomptés : si elle reçut des biens dans les villes et leur territoire proche, et en plus grande quantité que les autres colons, elle n'eut pas l'occasion de se tailler de grands domaines ou des seigneuries aux dépens des anciens habitants musulmans ».

lano-léonais, celle de résoudre l'affaiblissement du champ lexical du cheval, car en désignant de plus en plus un titre héréditaire, le substantif *caballero* n'impliqua bientôt plus la possession d'un cheval (Rodríguez Velasco, 1993 : 30), mais celle d'une terre. L'organisation sémantique dont relevait le mot ne pouvait qu'en être affectée : celui-ci perdit le sème de *monture* qui l'avait associé à *caballo* « cheval », *cabalgar* « chevaucher », *cabalgada* « corps de cavalerie », *cabalgadura* « monture » et *caballería* « cavalerie » et « chevalerie » et abandonna le rôle de dénominateur commun qu'il jouait dans la bipolarité traditionnelle *rico hombre / infanzón* pour devenir le simple synonyme des substantifs *infanzón* et *fidalgo*. Déconnecté de la série à laquelle il avait appartenu primitivement, il dut alors affronter les risques de la triple synonymie menacée de dislocation par la trop grande proximité de sens.

Le risque était d'autant plus probable qu'aucun de ses éléments n'exprimait de façon explicite l'héritage d'une terre, ce qui excluait que la distribution complémentaire – qui avait permis de distinguer jusque-là la signification hyperonymique de *caballero* (membre de la cavalerie) des significations hyponymiques de *rico hombre* (haute noblesse), *infanzón* (petite noblesse) et *fidalgo* (fidélité vassalique) – puisse continuer à assurer la viabilité de l'ensemble. Aussi, avant de remplacer *caballero*, au sens de « cavalier », par *jinete*<sup>33</sup> qui ne s'imposera qu'au XVII<sup>e</sup> siècle<sup>34</sup>, la langue s'employa d'abord à restaurer la distribution complémentaire défailante de la triade. Elle en trouva le moyen dans le deuxième synonyme. Comme le confirme la variante *ifanzón*, dont le lien avec la base tardo-latine *infante* « enfant » était encore moins visible, le substantif *infanzón* n'entretenait que très confusément l'idée de descendance. Pourtant même si le

33 Ce lexème vient de l'arabe *zanati* qui s'appliquait au Moyen Âge à l'une des confédérations berbères les plus importantes et les plus anciennes d'Afrique du Nord, les Zénètes que l'émir de Grenade, Mohamed ibn al Ahmar, avait appelés au XIII<sup>e</sup> siècle pour le protéger contre les attaques de ses rivaux. Leur habileté équestre avait tellement impressionné les habitants des royaumes chrétiens de la Péninsule ibérique que les langues ibéro-romanes finiront, au XVII<sup>e</sup> siècle, par utiliser le nom de la tribu pour désigner par antonomase tout soldat à cheval, puis n'importe quel cavalier. Jusque-là, le terme se référait exclusivement aux membres de la cavalerie zénète. La première attestation généralement admise remonte au XIV<sup>e</sup> siècle ; elle figure dans la *Crónica de Don Alfonso el Décimo* : « dicen que éstos fueron los primeros caballeros jinetes que pasaron aquen la mar después que el Miramamolín fue vencido » (*Crónica de D. Alfonso el Décimo*, 10). Mais elle est attestée, dès le XIII<sup>e</sup> siècle, dans les *Cantigas de Santa María* : « E outros muitos genetes / que de Affrica y passaran », *cantiga* 366, v. 10 (*Cantigas de Santa María*, 1964 : 362). Alphonse X étant l'auteur ou le commanditaire de ce recueil, on peut supposer qu'à cette époque le mot ne devait pas circuler seulement en gallica-portugais, mais aussi en castillan. C'est, en tout cas, ce que semble confirmer la mention du mot trouvé par le journaliste et linguiste uruguayen Ricardo Soca dans un bref passage, encore à l'état de manuscrit, de la *General Estoria*. Il le cite dans son site web, *La Palabra del Día* : « d'unas moradas en otras non se acogiendo a ciertos logares, como lo andan oy ginetes, que biven siempre en tiendas e nunca fincan de moradas en un logar cierto » (*General Estoria*, I, fol. 61v). Cet extrait montre que le mot *jinete* devait être suffisamment évocateur, à l'époque en Castille, pour permettre de comparer la vie nomade des anciens peuples de la Bible à celle des Zénètes installés sur le territoire grenadin et prouverait ainsi que l'apparition du mot en castillan serait antérieure à celle généralement admise (Maíllo Salgado, 1982 ; Montoya Martínez, 1978 : 79).

34 Le français *chevalier* connu, pour des raisons plus ou moins analogues, cette restriction de sens et dut emprunter à l'italien le mot *cavaliere* (qui signifie à la fois « chevalier » et « cavalier ») pour en tirer le substantif *cavalier*, d'où l'opposition *chevalier* vs *cavalier*, dont le premier élément se désolidarisa de la série *cheval*, *chevaucher*, *chevalin*, tandis que le second forma avec cette série une dissymétrie lexicale, mais partiellement réduite par *cavalerie*, *cavalcade*, d'origine italienne également, qui renforcèrent l'écart sémantique par rapport à la notion nobiliaire (Bloch, von Wartburg, 1974 : 114).

signifiant du lexème ne la traduisait plus nettement, cette idée n'en avait pas moins contribué à la genèse du mot ainsi que le rappelaient sa base lexicale et la très explicite séquence curiale, *fili bene natorum*, qui en perpétuait la mémoire dans des textes contemporains. Il suffisait donc à la langue de réactiver les fondements de l'équation sémantique *infanzón = fidalgo* pour retrouver l'expressivité perdue.

L'intégration de *fidalgo* dans la série des calques à filiation métaphorique dont on a parlé plus haut en garantissait pour ainsi dire le succès puisque la première syllabe du substantif y était la parfaite expression de l'idée filiale. La surrection du concept impliquant la notion de richesse foncière, la lexie *rico hombre* ne manqua pas alors d'exercer son attraction analogique sur la refonte de *fidalgo*. Car l'idée de richesse patrimoniale, isolable dans la structure binaire de *rico hombre*, pouvait dans *fidalgo* se dégager de la séquence *-algo* dont le signifiant permettait d'accéder au signifié « fortune foncière<sup>35</sup> ». Le mouvement s'amplifia avec l'adjonction de la syllabe réputée manquante qui donna lieu à *fijo*. Dès lors, plus évocateur que *infanzón*, le mot *fjodalgo*, lisible en trois parties, féminisable, de surcroît, pouvait remplacer avantageusement *infanzón* et réparer, en particulier, la dissymétrie lexicale de la paire *rico hombre / infanzón* dont le second élément ne reproduisait pas le caractère analysable du premier. Au terme de ce mouvement transformationnel, le nouveau substantif pouvait ainsi former avec *caballero* une synonymie dont la distribution complémentaire confirmait la signification générale de ce dernier, laissant aux formes brève ou longue de *hidalgo* le soin de renvoyer aux notions de naissance et d'héritage<sup>36</sup>.

Liée organiquement à la resémantisation de *caballero*, la nouvelle motivation du substantif *hidalgo*, ratifia ainsi le changement de perception qu'éprouvèrent, à partir d'une certaine époque, les locuteurs du nord-ouest de l'Espagne à l'égard de la *caballería*. Le cheminement linguistique de cette réfection, somme toute assez tardive dans la formation de l'espagnol puisqu'elle se produisit seulement entre le XII<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècles, révèle enfin que le rapport entre la forme *hidalgo* et la série des calques filiatifs hérités de l'arabe est purement fortuit, ce qui ne permet pas de tenir le mot pour un legs direct de cette langue. On doit le considérer, au contraire, comme le produit d'une authentique innovation castillane. C'est seulement en raison de son recyclage dans une structure que ne laissait pas prévoir son sème originel de fidélité qu'on peut le qualifier d'arabisme secondaire ou faux arabisme. Mais il faut bien reconnaître que ce type de recy-

35 Voir note 2.

36 L'avènement de *jinete* qui délésta définitivement *caballero* de son sens primitif au bénéfice exclusif de la signification nobiliaire rendit moins nécessaire la précision qu'apportait la forme longue *fjodalgo* pour distinguer les deux mots. Cela aura pour effet de réduire la synonymie *caballero-hidalgo* où le second élément du binôme se chargea dorénavant des connotations ironiques dont commencent à témoigner le *Lazarillo de Tormes* et l'œuvre de Cervantès pour qui être le fils de ses œuvres avait plus d'importance que les considérations de naissance du débat étymologique sur le nom castillan du petit noble. Sans doute est-ce la raison pour laquelle il choisit la forme brève beaucoup moins marquée pour désigner le statut social de Don Quichotte.

clage ne fut possible que parce que l'influence de l'arabe sur l'espagnol fut très active tout au long de la période médiévale<sup>37</sup>.

## Conclusion

Au moment de la rédaction des *Siete Partidas*, dans lesquelles on a longtemps voulu trouver l'étymologie du substantif *hidalgo*, la chevalerie connaissait une phase de réorganisation qui modifia profondément ses paradigmes. Celui du lignage qui s'imposa exigeait que le *caballero* fût issu de la noblesse. La langue enregistra cette mutation sociologique en brisant le lien qui unissait *caballero* à *infanzón*. Cette rupture ne fut toutefois pas si radicale qu'elle le paraît au premier abord, car *infanzón* fut remplacé par *hidalgo* qui continua à assumer les sens du mot disparu et néanmoins bien vivant en Aragon. Un tel phénomène qu'aucune raison historique ne saurait donc expliquer<sup>38</sup> montre, en dernière analyse, que l'on a affaire ici à un pur fait linguistique qui permet de comprendre que la langue conditionnée par les événements peut aussi en produire. La marge d'autonomie de son système par rapport aux déterminations de l'histoire justifie de considérer le substantif *hidalgo* comme un micro-discours relayé par d'autres discours qui lui substituèrent de nouvelles histoires dont on s'est efforcé, dans cette étude, de tracer la ligne de démarcation. Cette conception de la langue permet de comprendre, en particulier, comment s'opèrent les refontes discursives du lexique. Dans le cas d'*hidalgo*, il a suffi que le proto-discours lié à la notion de fidélité cesse d'être compris pour que la langue y remédie en attribuant un signifié à chacune des trois syllabes du signifiant et permettre ainsi au micro-discours d'être à nouveau compréhensible. Cette renaissance du substantif ne pouvait que servir la cause d'Alphonse X. En mettant à la disposition de son œuvre juridique un mot-clé décomposable en unités limpides et convaincantes, elle lui fournissait la matière que l'étymologie, telle qu'on la concevait au Moyen Âge, n'avait plus qu'à entériner.

37 Ce phénomène linguistique n'est pas sans rappeler, dans un tout autre domaine mais qui reste celui d'un langage, l'imitation de l'architecture arabe par l'architecture dite « mudéjar ».

38 Le remplacement de *infanzón* par *hidalgo* intrigua beaucoup G. Martínez Diez qui ne voyait aucune raison sociale permettant de le comprendre : « *Este radical silenciamiento de los infanzones a partir de mediados del siglo XIII no obedece a ninguna conmoción social ni a cambios radicales en la sociedad que hubieran acarreado la desaparición de toda una clase social y la aparición de otra* ». Un tel constat l'amena à considérer que la langue pourrait en être la seule responsable : « *Creemos que lo que en realidad se produjo fue un mero cambio en la terminología, una evolución lingüística, desapareciendo la designación de los nobles de linaje, no encuadrados en la alta nobleza o entre los ricos hombres, como infanzones para sustituirla por la más moderna de fijosdalgo* » (Martínez Diez, 2011 : 50-52). Cette lucidité méritait d'être soulignée dans un ouvrage qui questionne la langue à travers la complémentarité des disciplines historiques, littéraires et linguistiques.



## Bibliographie

- ALFONSO X O SABIO, *Cantigas de Santa María*, editadas por Walter METTMANN, 4 vol., Coimbra, Acta Universitatis Conimbrigensis, 1959-1972.
- ÁLVAREZ DÍAZ, Juan José, « Escuderos e hidalgos en los refranes españoles », *Paremia*, 19, 2010, 29-40.
- BLOCH Oscar et von WARTBURG, Walther, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, PUF, 1974.
- CALILA E DIMNA, Juan Manuel CACHO BLECUA et María Jesús LACARRA (éd.), Madrid, Clásicos Castalia, 1993.
- CANTAR DE MIO CID, éd. corrigée et augmentée de Alberto MONTANER FRUTOS, Barcelone, Galaxia Gutenberg, Real Academia Española, 2011.
- CARLÉ, María del Carmen, « Infanzones e Hidalgos », *Cuadernos de Historia de España* XXXIII-XXXIV, 1961, 56-100.
- CASTRO, Américo, *España en su historia. Cristianos, moros y judíos*, Buenos Aires, Losada, 1948.
- CASTRO, Américo, « Antiguo español *fijodalgo* – *ibn-al-homs* », *Romance Philology*, 4, 1950, 47-53.
- CERVANTES SAAVEDRA, Miguel de, *El ingenioso hidalgo Don Quijote de la Mancha*, edición, introducción y notas de Martín DE RÍQUER, Barcelone, Planeta, 1990.
- CERVANTES SAAVEDRA, Miguel de, *El rufián viudo*, Florencio SEVILLA ARROYO (éd.), Alicante, Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes, 2001.
- CHALMETA, Pedro, « El concepto de *ṭagr* », in *La marche supérieure d'al-Andalus et l'Occident chrétien*, actes recueillis par Philippe SÉNAC, Madrid, Casa de Velázquez-Universidad de Zaragoza, 1991, p. 15-28.
- CLAVERÍA, Carlos, « Reflejos del gotismo español en la fraseología del Siglo de Oro », in *Homenaje ofrecido a Dámaso Alonso*, I, Madrid, Gredos, 1960, 357-372.
- COROMINAS, Juan, *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*, vol. III, Madrid, Gredos, 1980, 4<sup>ta</sup> reimpresión, 1997.
- CORRIENTE, Federico, *Diccionario de arabismos y voces afines en iberorromance*, Madrid, Gredos, 2003.
- COVARRUBIAS, Sebastián de, *Tesoro de la lengua castellana o española*, Martín DE RÍQUER (éd.), Barcelone, Alta Fulla, 1989.
- DÍAZ DE DURANA, José Ramón, « La otra nobleza, la hidalguía », *Discurso, memoria y representación*, XLII Semana de Estudios Medievales, Estella-Lizarrá, 21-24 junio 2015, p. 333-376.
- DOZY, Reinhart et ENGELMAN, Willem Herman, *Glossaire des mots espagnols et portugais dérivés de l'arabe*, Leyde, E. J. Brill, 1869, nouvelle impression, Beyrouth, Librairie du Liban, 1974.
- DOZY, Reinhart, *Supplément I aux dictionnaires arabes*, Leyde, E. J. Brill, 1881.
- DUFOURCQ, Charles-Emmanuel, GAUTIER DALCHÉ, Jean, *Histoire économique et sociale de l'Espagne chrétienne au Moyen Âge*, Paris, Armand Colin, 1976.
- ECHEBARRÍA, Francisco, « Nueva-vieja etimología de "hidalgo" », *Boletín de la Real Sociedad Vascongada de Amigos del País*, n° 3-4, 1967, 335-342.
- FABRE, Gilbert, « Voyage des mots et univers de discours. De l'arabe aux arabismes de l'espagnol », *HipanimismeS*, n° 12, 2018, doi: [10.4000/hispanismes](https://doi.org/10.4000/hispanismes).

- FABRE, Gilbert, « Paysage et univers de discours. L'oronyme Sierra Nevada », in M. PUJOL (dir.), *El llenguatge a la cruïlla de les disciplines*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 2020, 211-225.
- GALMÉS DE FUENTES, Álvaro, *Dialectología mozárabe*, Madrid, Gredos, 1983.
- GARCÍA ALBERO, Javier, *El refrán en las versiones clásicas del Quijote al francés y al alemán : estudio traductológico, paremiológico, lingüístico e histórico-cultural*, tesis doctoral, Universidad de Alicante, 2013.
- HAZARD, Paul, *Don Quichotte de Cervantes. Étude et analyse*, Paris, Éditions Mellottée, 1949.
- HINOJOSA, Eduardo de, *Documentos para la Historia de las Instituciones de León y de Castilla*, Madrid, Centro de estudios Históricos, 1919.
- LACARRA, José María, « En torno a la propagación de la voz "Hidalgo" », in *Homenaje a Don Agustín Millares Carlo*, II, Las Palmas, 1975, 43-53.
- LACARRA, José María, *Investigaciones sobre historia navarra*, Pampelune, Ediciones y Libros, 1983, 201-219.
- LAPESA, Rafael, *Historia de la lengua española*, novena edición corregida y aumentada, Madrid, Gredos, 1986.
- LÁZARO CARRETER, Fernando, « Hidalgo, hijodalgo », *Revista de Filología Española*, XXXI, 161-170.
- LEGENDRE, Maurice, compte rendu, « Alfonso de Valdecasas, *El hidalgo y el honor*, Madrid, « Revista de Occidente, 1948 », *Bulletin hispanique*, 1949, 51-2, 174-188.
- LIBRO DE ALEXANDRE, edición de Jesús Cañas, Madrid, Cátedra, 2000
- LIBRO DE APOLONIO, edición de Carmen Monedero, Madrid, Clásicos Castalia, 1990.
- LODARES, Juan Ramón, « El mundo en palabras. Sobre las motivaciones del escritor alfonsí en la definición, etimología, glosa e interpretación de voces », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, n° 21, 1996-1997, 105-118.
- MAÍLLO SALGADO, Felipe, « Jinete, jineta y sus derivados. Contribución al estudio del medioevo español y al de su léxico », *Studia Philologica Salmanticensia*, 6, 1982, 105-117.
- MARTIN, Georges, « La contribution de Jean d'Osma à la pensée politique castillane sous le règne de Ferdinand III », *e-Spania*, 2, 2006, doi: [10.4000/e-spania.280](https://doi.org/10.4000/e-spania.280).
- MARTÍNEZ DÍEZ, Gonzalo, « Notas sobre la infanzonía en los reinos de León y Castilla », *Boletín de la Institución Fernán González Burgos*, XC, 242, n° 1, 2011, p. 23-56.
- MENÉNDEZ PIDAL, Ramón, *Cantar de Mio Cid*, III, *Vocabulario*, Madrid, Espasa-Calpe, 1954.
- MONTOYA MARTÍNEZ, Jesús, « Una primera documentación « genetes = zenetes », ignorada », *Miscelánea de Estudios Árabes y Hebraicos. Sección Árabe-Islam*, 28, 1978-79, 215-221.
- NEYROD, Dominique, « Discours sur le mot » et « Discours du mot » : la dialectique perplexe du signe et de l'objet. L'exemple du mot castillan *sacre* », *Signifiances (Signifying)*, vol. 1, n° 3, 2017, 171-180, doi: [10.18145/signifiances.v1i3.133](https://doi.org/10.18145/signifiances.v1i3.133).
- LOUDIN, César, *Grammaire espagnolle mise et expliquée en françois*, Paris, Estienne Orry, 1612.
- PÉREZ DE TUDELA Y VELASCO, María Isabel, *Infanzones y caballeros. Su proyección en la esfera nobiliaria castellano-leonesa (siglos IX-XI)*, Madrid, Universidad Complutense, 1979.
- POWERS, James F., *A Society Organised for War. The Iberian Municipal Militias in the Central Middle Ages, 1000-1284*, Berkeley, University of California Press, 1988.
- RODRÍGUEZ ADRADOS, Jesús Víctor, « Origen y evolución de la hidalguía », *Actas del XII Congreso Español de Estudios Clásicos*, Valencia, 22 al 26 de octubre de 2007, Madrid, Sociedad Española de Estudios Clásicos, 2009, 819-822.

- RODRÍGUEZ VELASCO, Jesús D., *La caballería castellana. Introducción a un episodio político y cultural*, thèse inédite, Université de Salamanque, 1993.
- ROJAS, Fernando de, *La Celestina* II, edición y notas de Julio Cejador y Frauca, Madrid, Espasa-Calpe, 1972.
- RUCQUOI, Adeline, *Histoire médiévale de la Péninsule ibérique*, Paris, Seuil, 1993.
- SÁNCHEZ ALBORNOZ, Claudio, *España, un enigma histórico*, I-II, Buenos Aires, Editorial Sudamericana, 1956.
- SÁNCHEZ ALBORNOZ, Claudio, « Filii Primatum e Infanzones », *Cuadernos de Historia de España* XXXIII-XXXIV 1980, 44-57.
- SIETE PARTIDAS*, 3 vol., edición glosada por Gregorio López, Salamanca, Andrea de Portonariis, 1555, reproducida en facsímil, Boletín Oficial del Estado, 1974.
- VIDAL, César, *Enciclopedia del Quijote*, Barcelona, Planeta, 1999.

